

UN COUP DE DÉS

Quaderni di cultura francese, francofona e magrebina
del Dipartimento di Scienze Politiche "Jean Monnet"
Seconda Università degli Studi di Napoli

4

a cura di

Graziano Benelli e Carmen Saggiomo



UN COUP DE DÉS 3

Quaderni di cultura francese, francofona e magrebina
del Dipartimento di Scienze Politiche "Jean Monnet",
Seconda Università degli Studi di Napoli.

Comitato direttivo:

Gian Maria Piccinelli, *Presidente* (Direttore del Dipartimento di Scienze Politiche «Jean Monnet»)
Graziano Benelli (Università degli Studi di Trieste)
Carolina Diglio (Università degli Studi di Napoli «Parthenope»)
Pierre Masson (Université de Nantes)
Carmen Saggiomo, *Coordinatrice* (Seconda Università degli Studi di Napoli)

Comitato scientifico:

Annalisa Aruta Stampacchia (Università degli Studi di Napoli «Federico II»)
Giovanni Bogliolo (Università degli Studi di Urbino «Carlo Bo»)
Isabella Camera d'Afflitto (Università degli Studi di Roma «La Sapienza»)
Giulia Papoff (Università degli Studi del Sannio)
Patrick Pollard (Birkbeck, University of London)
Manuela Raccanello (Università degli Studi di Trieste)
Claudio Vinti (Università degli Studi di Perugia)
David H. Walker (University of Sheffield)
Jean-Michel Wittmann (Université de Lorraine)
Maria Teresa Zanola (Università Cattolica del Sacro Cuore)

Comitato di redazione:

Claudio Grimaldi, *Coordinatore* (Università degli Studi di Napoli «Parthenope»)
Clara Vecchio (Università degli Studi di Napoli «Parthenope»)
Silvia Domenica Zollo (Università degli Studi di Napoli «Parthenope»)

Il presente volume adotta il sistema di valutazione *double blind peer review*.

Con il patrocinio del COSME (Centro-Osservatorio sul Mezzogiorno d'Europa) del Dipartimento di Scienze Politiche «Jean Monnet» e della SIDEF (Società Italiana dei Francesisti)

BENELLI, Graziano; SAGGIOMO, Carmen (*a cura di*)
Un coup de dés, 4
Napoli: Edizioni Scientifiche Italiane, 2016
pp. 000; 23 cm
ISBN 978-88-495-3175-6

© 2016 by Edizioni Scientifiche Italiane s.p.a.
80121 Napoli, via Chiatamone 7

Internet: www.edizioniesi.it
E-mail: info@edizioniesi.it

I diritti di traduzione, riproduzione e adattamento totale o parziale e con qualsiasi mezzo (compresi i microfilm e le copie fotostatiche) sono riservati per tutti i Paesi.

Fotocopie per uso personale del lettore possono essere effettuate nei limiti del 15% di ciascun volume/fascicolo di periodico dietro pagamento alla SIAE del compenso previsto dall'art. 68, comma 4 della legge 22 aprile 1941, n. 633 ovvero dall'accordo stipulato tra SIAE, AIE, SNS e CNA, CONFARTIGIANATO, CASA, CLAAI, CONFCOMMERCIO, CONFESERCENTI il 18 dicembre 2000.

INDICE

- La copertina*
- 000 ANTIMO CESARO
Franco Cipriano e «l'inestricabile intreccio tra memoria e oblio»
- I saggi*
- 000 GIOVANNI BOGLIOLO
L'Italia, la Francia e le oscillazioni della bilancia culturale
- 000 STEFANIA ACAMPORA
Ladivine: trois identités en errance
- 000 ANNALISA ARUTA STAMPACCHIA
Louise Colet «voyageuse en crinoline» dalla Francia a Napoli
- 000 SABRINA AULITTO
Il lessico assicurativo in alcune fonti Ottocentesche
- 000 GRAZIANO BENELLI
Qu'est-ce que la propriété? nelle traduzioni italiane
- 000 MARIA BENEDETTA COLLINI
Langue, culture et nourriture dans Soulfood équatoriale de Léonora Miano
- 000 FERNANDO FUNARI
Traduire le «dream world»: le place branding de la ville de Bombay, une perspective francophone
- 000 CLARA MARICONDA
L'impact des contenus en ligne sur le tourisme. Comparaison des systèmes juridiques

- 000 ANNAFRANCESCA NACCARATO
Épiphanie de la parole dans la poésie de Lorand Gaspar
- 000 CATIA NANNONI
Sous-titrer en didactique de la traduction: focus sur une pratique formatrice
- 000 MARIA GIOVANNA PETRILLO
Edmondo De Amicis et Hector Malot: deux écrivains «au grand cœur»
- 000 FRANCESCA PISELLI
Cena all'Eliseo: il cibo del potere, il potere del cibo
- 000 MANUELA RACCANELLO
Pensiero politico ed eloquenza in alcune traduzioni italiane del secondo Discours di Jean-Jacques Rousseau
- 000 CARMEN SAGGIOMO
Un manuale linguistico del primo Novecento: Le Français tel que le parlent nos tirailleurs sénégalais
- 000 VALENTINA SIRANGELO
«Dans la flamme des jeunes blés»: Yves Bonnefoy e il grande fuoco dei misteri
- 000 ANNA CARMEN SORRENTI
La similitudine: tipologie e strategie icastiche
- 000 RAFFAELE SPIEZIA
Graduer les mots, graduer la culture
- 000 GISÈLE VANHESE
Sur la Méditerranée de Lorand Gaspar et quelques devanciers: une quête ontologique
- 000 SILVIA DOMENICA ZOLLO
Traitement et assimilation de l'emprunt dans le lexique de la bijouterie de l'Afrique du Nord

STEFANIA ACAMPORA

LADIVINE: TROIS IDENTITÉS EN ERRANCE

L'écriture de Marie NDiaye plonge le lecteur dans un univers romanesque peuplé de personnages à la conscience identitaire floue, insatisfaits de leur image réelle, se déplaçant dans l'espace et dans le temps à la recherche, sans doute, d'un remède à leur instabilité. Pareillement à *Trois femmes puissantes*, *Ladivine*, dernier roman de Marie NDiaye, se structure autour d'une trilogie féminine caractérisée par des liens de parenté étroits. Trois femmes, trois voix pour trois générations différentes: Ladivine Sylla, Clarisse/Malinka et Ladivine, qui sont respectivement mère, fille et petite-fille grâce auxquelles l'auteur explore le lien entre milieu familial et vicissitudes personnelles.

Dans l'œuvre ndiayenne la famille occupe une place de premier plan, mais il ne s'agit pas de la famille au sens traditionnel où le caractère et la personnalité de l'individu se forment pour le préparer à la société. La romancière renverse par ailleurs la conception traditionnelle du mot *famille* en transformant les murs domestiques en un lieu de non-dialogue, où les sentiments ne sont pas authentiques, puisque les seuls rapports possibles y sont purement formels. Loin d'être un repère, la famille, comme le souligne Dominique Rabaté, «n'est plus qu'une terrible structure à produire dettes ou névroses, culpabilités et désirs de fuite ou de meurtre»¹. Les protagonistes de *Ladivine* paient cher leur provenance d'un milieu familial fragile, devenant victimes et coupables d'abandons, de malaises et d'incommunicabilité. De ce fait, «la structure familiale demeure le lieu des conflits, des marchandages, des abandons»².

Les tensions provoquées par des conflits personnels et familiaux jouent un rôle moteur dans *Ladivine* où l'action romanesque s'ouvre sur une scène apparemment ordinaire: c'est le premier mardi du mois. Clarisse, comme d'ha-

¹ Dominique Rabaté, *Marie NDiaye*, Paris, Textuel, 2008, p. 32.

² *Ivi*, p. 47.

bitude, monte dans un train en direction de Bordeaux pour aller voir sa mère. Dès le départ, la jeune femme paraît inquiète, soucieuse de celer son identité réelle aux autres, elle a presque oublié les lieux de sa jeunesse, son vrai prénom³.

Clarisse devrait se conformer au profil d'une fille anxieuse de retrouver sa mère; cependant, elle ne paraît nullement pressée de le faire. Tout au long du trajet qui, de Langon la conduira à Bordeaux, elle demeure passive, ne manifestant pas de joie ou d'enthousiasme. Cette visite mensuelle est un simple devoir et le lecteur a tôt fait de se rendre compte que son unique préoccupation est de conserver l'anonymat. C'est dans le train que Clarisse subit une métamorphose remarquable puisqu'elle «redevient Malinka à peine montée dans le train»⁴.

À partir de ce moment, Clarisse Rivière n'est plus une femme mariée ou une mère au foyer. Elle redevient simplement la fille de Ladivine Sylla, Malinka. C'est par ce jeu de digressions qu'elle évoque ses souvenirs d'enfance, quand elle habitait avec sa mère dans une ville dont elle «avait oublié le nom, l'aspect»⁵, dans l'attente vaine du retour de son père. Ladivine Sylla et Malinka menaient alors une vie solitaire, à l'abri des regards, sans relation aucune avec le monde extérieur:

Cette fille, Malinka, en qui se disputaient grande timidité et infatuation, allait à l'école en suivant la voie ferrée et rien ne la différençait des autres enfants qu'elle retrouvait dans la cour, si ce n'est qu'elle n'avait ni amis ni ennemis et qu'elle ne parlait à personne⁶.

La narration à la troisième personne permet à l'auteur de rester neutre en gardant ses distances par rapport aux personnages⁷. De même, l'emploi de la négation accentue s'il en est besoin le manque de relations affectives stables. Malinka est aussi seule que sa mère. À l'absence de liens d'amitié pour Malinka correspond l'absence de liens de parenté pour Ladivine Sylla, laquelle «n'avait ni parents ni frères ni sœurs»⁸. Il en découle que les deux femmes n'ont établi aucun contact avec les autres «parce que nul lien ne les rattachait à personne»⁹. Ce refus de toute socialisation dénonce en outre les dif-

³ Cf. Marie NDiaye, *Ladivine*, Paris, Gallimard, 2013, p. 10.

⁴ Marie NDiaye, *op. cit.*, p. 9.

⁵ *Ivi*, p. 10.

⁶ *Ivi*, p. 26.

⁷ Cf. Dominique Rabaté, *op. cit.*, p. 9.

⁸ Marie NDiaye, *op. cit.*, p. 27.

⁹ *Ivi*, p. 27.

ficultés d'intégration qui accompagnent souvent les générations d'immigrés¹⁰. Chez Malinka, une autre marque importante de non-intégration est représentée par l'interruption brusque et définitive de ses études:

Un matin, comme elle partait travailler plus tard que d'habitude et que Malinka était encore au lit, elle remarqua de sa voix calme, sans surprise:

– Tu ne vas pas à l'école.

– Non, dit Malinka, je n'irai plus.

Et ce fut tout, la servante hocha la tête et s'en alla prendre son bus¹¹.

Une fois communiquée, la décision d'abandonner l'école est acceptée passivement par Ladivine Sylla, comme si cela était normal. Malinka renonce à l'éducation institutionnelle pour travailler et s'émanciper, pour commencer son errance et s'éloigner par conséquent du foyer maternel, lieu de souffrance et de solitude.

L'inquiétude qu'éprouve Malinka est le symptôme d'un conflit identitaire qui apparaît dès les premières pages du roman dans ce refus de porter son propre nom. Le prénom Malinka trahit en effet les origines africaines de la jeune femme qui n'est pas à l'aise dans son identité d'immigrée de deuxième génération¹². D'autant plus que Malinka n'a pas reçu de surnom à sa nais-

¹⁰ «Pour les descendants de l'immigration depuis les années 1980, la question de l'intégration demeure paradoxale. Majoritairement nés en France, de nationalité française, ils reçoivent l'injonction de s'intégrer à une société qui est déjà la leur et qui est souvent la seule qu'ils connaissent. Leurs rêves d'ascension sociale, leurs perspectives de mobilité professionnelle, c'est en France qu'ils prennent place. L'éloignement avec la culture d'origine, la relative méconnaissance de la langue des parents, la projection dans la société de consommation achèvent de distendre les liens et rendent l'assignation identitaire plus ambiguë. La problématique de l'intégration comme les termes de "deuxième", puis "troisième", et désormais "quatrième génération" les renvoient donc à une perpétuelle extranéité, voire à l'illégitimité de leur présence». Peggy Derder, *Idées reçues sur les générations issues de l'immigration*, Paris, Le Cavalier Bleu, 2014, p. 30.

¹¹ Marie NDiaye, *op. cit.*, pp. 40-41.

¹² «On appelle "deuxième génération d'immigrants", des personnes nées dans le pays d'accueil des parents immigrants où elles ont donc généralement grandi. Souvent, certains de ces jeunes s'identifient à la communauté ethnoculturelle du pays d'origine des parents, d'autres ont exclusivement un sentiment d'appartenance envers la société d'accueil de ces derniers tandis que d'autres encore se reconnaissent dans les deux pays et cultures. Le sentiment d'attachement de ces jeunes envers la culture du pays d'origine des parents, vient en grande partie de leur éducation. En effet, beaucoup de parents qui ont conservé certains aspects de leurs cultures et traditions telles que la langue, les valeurs, la nourriture, la musique, etc. les transmettent à leur enfant.

À l'inverse, une autre partie de ces jeunes sont loin d'accorder une aussi grande impor-

sance ou alors a-t-elle reçu un surnom qu'il lui est tout aussi malaisé d'utiliser. Le nom de famille de sa mère, *Sylla*, dénote en outre une claire origine sénégalaise. De ce fait, l'inconsistance du lien paternel et la non-insertion au sein d'une généalogie familiale reflètent une identité sociale faible; Malinka abandonne ainsi son prénom sans grande difficulté et adopte le nom de Clarisse, plus neutre, dénué de toute connotation ethnique. Enfin, l'adoption du nom de son mari, «Rivière», achèvera de parfaire la redéfinition de son identité et de légitimer à tous les effets son insertion dans la société.

L'attribution du nom permet à l'individu de construire son identité¹³, de s'y reconnaître et de trouver sa place dans le monde. L'octroi d'un patronyme consent à l'homme d'être reconnu par les autres¹⁴. Il est aisé de comprendre alors la raison pour laquelle Malinka refuse cette appellation, ce nom au poids insurmontable qui véhicule une identité ambiguë, porteur d'une culture différente qu'elle ne sent pas sienne. Le nom, outre le fait de soutenir l'expression d'un «Je» précis, assure l'acceptation institutionnelle de l'individu¹⁵. Le prénom ne provient pas d'un choix libre et personnel. C'est la famille de provenance qui le prodigue au nouveau-né et en fait le symbole de son lien d'appartenance.

tance à leurs origines ethniques car justement ils n'ont pas été élevés dans une double culture et très souvent, ils ne se sont jamais rendus dans le pays d'origine de leurs parents immigrants. C'est donc presque normal qu'ils aient moins tendance que les autres à s'y identifier. Ainsi, les facteurs qui mènent un jeune immigrant de deuxième génération à considérer que l'origine ethnoculturelle de ses parents immigrants est une composante essentielle de sa propre identité, sont donc fortement liés à son éducation, surtout s'il a eu l'occasion de découvrir le pays d'origine des parents. Ce type de voyage peut permettre de renforcer son appartenance à la communauté culturelle des parents ou au contraire, être pour d'autres, une raison de détachement et de l'indifférence envers ce pays, en particulier lorsqu'un seul des parents est immigrant. En somme, si beaucoup des jeunes immigrants de deuxième génération s'identifient plus ou moins au pays ou à la région d'origine des parents, ils ne le font pas tous. Quoi qu'il en soit, tout cela entrave rarement l'appartenance de ces jeunes, dans leur ensemble, à la société qui a accueilli leurs parents et dans laquelle ils ont grandi». Vitraulle Mboungou, *La deuxième génération d'immigrants: dilemme identitaire*, 27 mai 2010, article consultable à la page <http://afriqueexpansion.com/vitraulle-mboungou/576-la-deuxieme-generation-dimmigrants-n-dilemme-identitaire.html>.

¹³ «Et, une fois encore, le privilège des noms propres assignés à des humains tient à leur rôle ultérieur de confirmation de leur identité et de l'ipséité de ceux-ci. Et, même si dans le langage ordinaire les noms propres ne remplissent pas pleinement leur rôle, du moins leur visée est bien de désigner chaque fois un individu à l'exclusion de tous les autres de la classe considérée». Paul Ricoeur, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990, p. 42.

¹⁴ Cf. Maylis Coutau-Begarie, *Le nom garant de l'identité*, in Cristophe Coupry, *Les Cahiers Maubert: L'Identité*, Angers, Ircm, 2012, p. 9.

¹⁵ Marie NDiaye, *op. cit.*, p. 34.

Malinka n'éprouve pas ce sentiment d'appartenance, elle n'a pas de repères solides, ayant grandi seule avec sa mère sans jamais connaître son père¹⁶, ayant vécu au cours de son enfance l'illusion, alimentée par sa mère Ladivine Sylla, d'un possible retour de ce père: «– Ton père doit bien être quelque part, disait la mère de Malinka de sa voix calme, mélodieuse, on finira par tomber sur lui»¹⁷. Au cours de sa jeunesse, Malinka imaginait ce retour, elle rêvait du moment où sa mère rentrerait à la maison au bras de son père¹⁸.

L'évocation de la jeunesse de Malinka à l'intérieur du récit renvoie au lecteur un portrait aux contours indéterminés de Ladivine Sylla, d'autant plus que le roman ne fournit aucune référence spatiale précise sur le lieu de provenance de cette femme:

Dans la région où la mère de Malinka était née, où Clarisse Rivière n'était jamais allée et n'irait jamais mais dont elle avait regardé furtivement, avec une sensation de lourd malaise, quelques images sur Internet, les gens avaient ces mêmes traits délicats, bien rassemblés sur le visage comme par souci de cohérence, et ces mêmes longs bras presque aussi fins à l'épaule qu'au poignet¹⁹.

La «région» de provenance et les origines de sa mère suscitent chez Malinka un sens de répulsion profond. Elle garde ses distances avec un passé qu'elle refuse, avec un lieu qu'elle n'a pas la moindre intention de visiter et qu'elle se contente de découvrir de très loin grâce à Internet. La sensation de «malaise» caractérise le rapport mère-fille, ce même malaise étant en outre un reflet de «leur inadaptation sociale»²⁰.

Pour ce qui relève de l'apparence physique, les traits de la mère se retrouvent chez Malinka²¹ devenue bientôt «Clarisse à la belle chevelure châtain raidie par le fer»²², à la différence de sa mère dont «la masse compacte

¹⁶ «D'autres pères sont absents physiquement, pourrait-on dire, dans la mesure où ils se montrent indifférents ou lointains même s'ils vivent sous le même toit que leur famille. Enfin, si le projet romanesque consiste à traiter d'autres relations, dont celle qui unit la fille à sa mère, la figure paternelle doit être occultée faute d'intérêt. Quoi qu'il en soit, l'absence est souvent vécue sur le mode du drame et la colère des filles gronde». Lori Sain-Martin, *Des pères absents aux filles meurtrières et au-delà: le rapport père-fille en littérature québécoise*, in Murielle Lucie, Clément, Sabine Van Wesemael, *Relations familiales dans les littératures française et francophone*, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 18.

¹⁷ Marie NDiaye, *op. cit.*, p. 29.

¹⁸ *Ibidem*.

¹⁹ *Ivi*, p. 15.

²⁰ Dominique Rabaté, *op.cit.*, p. 17.

²¹ Cf. Marie NDiaye, *op. cit.*, p. 16.

²² *Ivi*, p. 42.

et laineuse des cheveux courts»²³ témoigne d'une origine que Malinka voudrait enfouir. Le refus de l'identité d'origine passe également par une tentative de camouflage qui se révèle bien vaine et maladroite lorsque, une fois mariée, sa belle-mère ne peut que remarquer «l'étrange nature des cheveux de Clarisse»²⁴.

Cependant, l'impression d'une différence sensible entre mère et fille est rendue manifeste par les traits du visage et la couleur de la peau: Ladvine Sylla est «la négresse»²⁵, tandis que Malinka est une fille «au visage pâle et lisse»²⁶, «au visage blanc»²⁷. La conviction d'une ressemblance paternelle est accentuée par la répétition de certaines expressions basées sur la comparaison:

Elle aurait le même visage que son père, cet homme qui jusqu'à maintenant répandait son amour sur d'autres têtes que la sienne et les laissait, toutes les deux, dans leur solitude vulnérable.

Mais, elle l'avait compris, elle aurait le même visage que son père²⁸.

Malinka et sa mère sont seules, étrangères au monde, caractérisées par «ce décalage constant entre ce qui arrive et ce qui aurait dû se produire, entre le souhait et la réalité, entre le désir et la brutalité des agressions intersubjectives»²⁹.

Le malaise émerge à partir du voyage en train de Clarisse/Malinka qui, à l'idée de se promener dans les rues de Bordeaux et de tomber sur quelqu'un qui puisse la reconnaître, éprouve une angoisse profonde:

Et quand, arrivée à Bordeaux, elle allait à pied jusqu'au quartier Sainte Croix, empruntant à chaque fois les mêmes rues et marchant toujours du même côté de ces rues, non pas tant les nécessités du secret que le devoir qu'elle s'était imposé de ne jamais fléchir l'empêchait de prendre un taxi, ou, plus tard, le tram ou des habitués auraient pu finir par la reconnaître, lui adresser la parole, lui demander où elle se rendait, ce à quoi Clarisse Rivière, qui dans cette ville était Malinka en esprit et ne savait inventer quoi que ce fût, n'aurait pu faire autrement que de dire la vérité³⁰.

²³ *Ivi*, p. 46.

²⁴ *Ivi*, p. 68.

²⁵ *Ivi*, p. 50.

²⁶ *Ivi*, p. 35.

²⁷ *Ivi*, p. 21.

²⁸ *Ivi*, p. 30.

²⁹ Dominique Rabaté, *op. cit.*, p. 15.

³⁰ Marie NDiaye, *op. cit.*, p. 12.

La présence des mots «secret» et «vérité», la rigueur avec laquelle Malinka continue à taire son secret, la peur de devoir communiquer avec les autres en révélant ses origines renforcent l'impression d'une solitude profonde. Malinka est seule avec son *secret* qui constitue, pour Ladvine Sylla également, «une insupportable vérité»³¹. Les termes lexicaux employés contribuent à la perception d'une honte enfouie. Ainsi, Malinka «visitait sa mère clandestinement»³² ou encore, Ladvine Sylla menait une «existence clandestine»³³.

Malinka, devenue Clarisse, a pris les distances de sa vie précédente; les lieux de son enfance et de sa jeunesse se muent en lointain souvenir. Toute trace du passé semble être destinée à l'oubli, le verbe «oublier» est employé à plusieurs reprises pour souligner les vaines tentatives de Clarisse d'enfouir la vie de Malinka, ses souvenirs³⁴ et même l'existence de la vieille Ladvine Sylla³⁵. La rencontre entre mère et fille est décrite comme une scène de théâtre; l'auteur ironise sur l'absence de spontanéité dans les échanges des deux protagonistes dans un jeu de mots qui frôle l'absurde. Ainsi, l'entrée de Malinka «dans la pièce de sa mère»³⁶ rappelle le début d'une pièce de théâtre et le langage décrivant la scène puise dans le champ lexical du monde théâtral: «contre-faire», «simuler», «espèce de théâtre», «apprêts de la comédie», «masques»³⁷.

Le conflit identitaire de Malinka est indissociable du conflit avec sa mère, dont le statut social est porteur d'un sens d'infériorité:

Sa mère, qui était une servante, n'avait pas l'air d'être sa mère, elle qui était une princesse.

De sorte que, un jour où sa mère était venue la chercher à l'école et qu'une fille, lui adressant la parole pour la première fois, lui demanda, avec un moue étonnée et dégoûtée, qui était cette femme, Malinka répondit: C'est ma servante, et il lui sembla qu'elle disait là une grande vérité.³⁸

Malinka éprouve un sentiment de honte face à sa mère; l'aspect de cette dernière et ce qu'elle représente la heurtent. Elle nourrit une sorte de répugnance à l'idée de se montrer en public avec sa mère³⁹, cette «femme sans

³¹ *Ivi*, p. 31.

³² *Ivi*, p. 17.

³³ *Ivi*, p. 23.

³⁴ *Ivi*, p. 25.

³⁵ *Ivi*, p. 24.

³⁶ *Ibidem*.

³⁷ *Ivi*, pp. 14-15.

³⁸ *Ivi*, p. 27.

³⁹ *Ivi*, p. 30.

considération»⁴⁰. Le sentiment de honte ressurgit régulièrement dans les pages décrivant l'étrange rapport mère-fille: Malinka est encore adolescente lorsque, dans le bus, elle fait semblant de ne pas reconnaître sa mère⁴¹; devenue Clarisse Rivière, elle craint de se montrer en ville en se promenant avec sa mère puisqu'elle ne peut pas «donner le bras à l'objet de sa honte»⁴²; la honte du milieu d'origine, comme le remarque Rabaté, «très souvent la cause du malaise dans lequel vivent les personnages de Marie NDiaye»⁴³.

Une fois adulte, Malinka décide contre toute logique d'exclure sa mère de sa vie et de ses choix⁴⁴. Elle n'a que seize ans lorsqu'elle prend toute seule la décision de quitter le collège et en avise sa mère qui ne lui oppose aucune résistance, et ne montre aucun signe de désapprobation. Malinka démissionne ensuite de son travail de garde d'enfants pour aller travailler comme serveuse dans un café et quitte enfin la maison maternelle, du moment où «rien ne l'obligeait à demeurer éternellement la fille de la servante»⁴⁵.

Le rapport mère-fille est tissé de mensonges: Ladivine Sylla ignore tout de la vie de sa fille à Langon, de son mariage avec Richard Rivière et de l'existence de sa petite-fille Ladivine, qui porte néanmoins son prénom: «Quand l'enfant fut née, elle la prénomma Ladivine. C'était le prénom de la servante»⁴⁶.

Ladivine, troisième protagoniste du roman, grandit elle aussi dans un espace familial artificiel, bâti sur les dissimulations de sa mère, Clarisse. Ladivine ignore presque tout de Clarisse, elle ne sait pas que le vrai prénom de sa mère est Malinka, et que cette dernière habitait auparavant à Bordeaux où elle se rend encore tous les mois pour y retrouver sa propre mère, Ladivine Sylla. Malgré l'adoption d'un autre nom qui devrait tout occulter de sa vie précédente, Clarisse n'hésite pas à dénommer sa fille Ladivine, rétablissant ainsi un contact paradoxal avec cette mère apparemment oubliée et tenue complètement à l'écart de sa vie présente.

Ladivine est en quelque sorte un trait d'union dans cette trilogie féminine.

⁴⁰ *Ibidem*.

⁴¹ *Ivi*, p. 41.

⁴² *Ivi*, p. 21.

⁴³ Dominique Rabaté, *op. cit.*, p. 18.

⁴⁴ «Le protagoniste ndiayen est universellement hanté par une “mère morte”, une mère qui n'est pas littéralement décédée mais qui, pour une raison ou une autre, n'a pas su entretenir des “vivants” rapports psychiques avec son enfant». Andrew Asibong, *Autour de la mère morte*, in Cornelia Ruhe, Daniel Bengsch, *Une femme puissante. L'œuvre de Marie NDiaye*, Amsterdam, Rodopi, 2013, p. 245.

⁴⁵ Marie NDiaye, *op. cit.*, p. 42.

⁴⁶ *Ivi*, p. 76.

Elle devrait clore le cercle du drame familial dont elle serait l'aboutissement, mais elle représente une nouvelle ouverture du roman, portant en avant l'idée qu'une malédiction s'acharne sur les descendantes féminines de cette malheureuse lignée.

Si Clarisse éprouve une honte profonde à l'égard de Ladivine Sylla, Ladivine nourrit de son côté un sentiment de haine envers Richard et Clarisse Rivière. Elle éprouvera plus tard le même sentiment de haine pour Freddy Molinger, futur compagnon et assassin de sa mère, Clarisse. Un autre parallélisme se construit à travers la difficulté de communiquer entre Ladivine et ses parents, cette communication devant s'interrompre tôt durant la période d'adolescence, à l'âge du collège:

Adolescente, Ladivine avait cessé de leur raconter ce qui se passait au collège, sachant qu'elle n'en tirerait nul enseignement concernant le bien et le mal et craignant instinctivement, comme elle tâchait d'édicter les principes de sa morale personnelle, que l'éternelle complaisance de ses parents ne vienne l'embrouiller tout à fait⁴⁷.

Plus tard, au lycée, Ladivine manifesterait ouvertement sa rébellion et son indifférence pour les principes qui lui ont été transmis, en arrivant à l'acte extrême de vendre son corps:

Dans le milieu étroit de la petite-bourgeoisie langonnaise, elle était devenue un personnage remarquable, sorte de call-girl bien élevée que des commerçants divorcés ou des employés de banque célibataires emmenaient le samedi soir dîner et passer la nuit à Bordeaux, puis ramenaient jusque chez elle le dimanche matin, dans leur monospace blanc ou gris métallisé à l'arrière duquel se trouvaient parfois un ou deux sièges d'enfant⁴⁸.

Clarisse et son mari sont au courant des rendez-vous de leur fille. Ils continuent malgré cela à tolérer la conduite de Ladivine en se taisant. Une fracture profonde s'établit entre Ladivine et ses parents, qu'elle «haïssait farouchement, brièvement, pour l'absolu libre arbitre qu'ils lui laissaient et l'estime qu'ils ne cesseraient jamais d'avoir pour elle»⁴⁹.

Ladivine a du mal à éprouver des sentiments pour les garçons de son âge, et chaque fois qu'elle observe de jeunes amoureux, elle en éprouve «un sen-

⁴⁷ *Ivi*, p. 179.

⁴⁸ *Ivi*, pp. 179-180.

⁴⁹ *Ivi*, p. 182.

timent de trouble amer»⁵⁰ puisqu'ils peuvent s'aimer gratuitement⁵¹. Cette idée lui cause d'ailleurs un malaise qui se traduit par une conduite agressive envers ses parents⁵².

Clarisse, victime de son côté d'une tradition familiale tissée de mensonges et de silences, n'a pas réussi à instaurer un lien d'authenticité avec sa fille Ladivine, qui souffre elle aussi d'une structure familiale fondée sur l'hypocrisie et l'incapacité de communication. La haine de Ladivine naît du laisser-faire de ses parents, de l'absence d'un dialogue ouvert avec ces derniers et de leur présence fictive alors qu'ils sont en réalité complètement absents. Ladivine avait grandi en effet «dans une morale neutre, ou flottante, ou constamment relative»⁵³, qui ne permettait pas même d'encourager la réflexion critique de la part de l'enfant⁵⁴.

À ce climat de silences et de liens flous et approximatifs, Ladivine riposte à l'identique de sa mère en optant pour l'errance et le voyage, en vue de construire une autre vie, une autre identité. Les déplacements spatiaux de Ladivine se transforment en véritables itinéraires psychologiques, en tentatives pour connaître le monde et pour se connaître. La jeune femme s'installe en Allemagne, à Berlin, où elle se marie et donne naissance à deux enfants. L'Allemagne lui apparaît comme un refuge, un espace où elle peut finalement savourer la nouveauté d'une existence qu'elle a librement choisie, elle sait que «l'Allemagne l'avait sauvée de Langon»⁵⁵, de la médiocrité dans laquelle elle était tombée. Langon est, contrairement à Berlin, «étrangement provinciale dans sa quiétude, sa lenteur»⁵⁶.

Cependant, malgré tous les efforts de transformation déployés, Ladivine entrevoit le fantôme de son passé: «Comme elle aimait, malgré tout, la vie qu'elle s'était faite à Berlin, comme elle craignait parfois de la perdre, par négligence, par oubli de ce qui aurait pu être!»⁵⁷.

Le changement de perspective émerge aussi dans la considération que Ladivine a de son corps: en France, lorsqu' «elle se mettait nue devant les hommes qui la payaient, elle s'arrangeait pour dissimuler les parties de son corps qu'elle trouvait laides»⁵⁸, tandis qu'une fois arrivée en Allemagne elle

⁵⁰ *Ivi*, p. 181.

⁵¹ *Ivi*, p. 181.

⁵² *Ibidem*.

⁵³ *Ivi*, p. 178.

⁵⁴ *Ibidem*.

⁵⁵ *Ivi*, p. 183.

⁵⁶ *Ivi*, p. 184.

⁵⁷ *Ivi*, p. 183.

⁵⁸ *Ivi*, p. 186.

prend conscience du fait qu' «aucune de ces imperfections physiques ne lui faisaient honte aujourd'hui»⁵⁹. L'éloignement physique devient la thérapie capable de soigner les blessures qui l'affectent et la honte qui l'habite. Le changement intervenant sur la personnalité de Ladivine laisse son père Richard perplexe:

Il avait contemplé avidement l'étonnant visage adulte, étranger de Ladivine, sur lequel glissait parfois l'ombre d'une expression qui soulevait fugitivement en lui le très lointain, le poignant souvenir d'une fillette disparue à jamais, et ni cette jeune femme à qui il ressemblait un peu ni lui-même comme père de cette surprenante personne indépendante ne lui paraissaient tangibles.

La douleur éprouvée à la mort de sa mère Clarisse, un voyage vers un «pays inconnu»⁶⁰, «hors d'Europe»⁶¹ qui fait penser à l'Afrique, déstabilisent l'équilibre apparent de Ladivine. Au cours de ce voyage, la jeune femme et sa famille subissent en outre une série de mésaventures qui laissent en elle des marques indélébiles, au point qu'elle ne voudra plus rentrer en Allemagne avec son mari et ses enfants, et qu'elle disparaîtra, engloutie par «ce maudit pays»⁶².

Commencé sous le signe de l'abandon, le roman s'achève sur un autre abandon, confirmant la structure ouverte du récit: Malinka abandonne sa mère, Richard abandonne sa femme Clarisse, Ladivine abandonne ses parents et finit par abandonner sa famille allemande.

Trois femmes, trois parcours qui diffèrent, mais qui sont destinés à s'entrelacer à un moment ou un autre. Condamnées à l'errance ou à la fuite pour échapper à un lourd héritage qui les engloutirait, les femmes décrites par Marie NDiaye luttent pour leur intégration stable dans une société où elles se sentent mal à l'aise. Une fille méprise sa mère et fait de son mieux pour s'en éloigner, en abandonnant les valeurs, en contredisant les choix: c'est le même sentiment qui anime Malinka envers sa mère et Ladivine, à son tour, envers Malinka. Malgré cela, la fille parcourt le même circuit de la mère, en commettant les mêmes fautes et en retombant dans les mêmes impasses relationnelles. La joie d'une ambiance familiale paisible semble être pour les protagonistes une chimère, un objectif impossible à atteindre. Des structures familiales sont démantelées, des rôles sont mis en discussion pour

⁵⁹ *Ibidem*.

⁶⁰ *Ivi*, p. 142.

⁶¹ *Ivi*, p. 143.

⁶² *Ivi*, p. 373.

donner la parole à la conscience vive des protagonistes. C'est ainsi le départ d'une introspection qui conduira le lecteur vers la révélation que toute tentative de devenir autre n'aboutira qu'à l'échec puisque la vérité, qui procède du passé et du vécu de ces trois femmes, fera toujours entendre sa voix.